

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 30

Artikel: Autour d'un banc
Autor: Leroy, Oswald
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



NOUS VOILA FIXES !

L'AUTRE jour, un journal, publiant la nécrologie d'un vieux soldat, disait : « Les vétérans s'en vont ayant atteint l'âge où l'on meurt après une vie bien remplie. » Jusqu'à présent, nous savions bien qu'il fallait mourir un jour ou l'autre. La question ne se discutait pas. C'était fatal. Que l'on y soit ou non disposé, que l'on y soit ou non moralement prêt, il fallait dire adieu à ce monde de misère, où nous nous plaisions tant.

Maintenant, il paraît qu'il y a un âge où l'on meurt, un âge déterminé, celui-là, pas un autre. Il est vrai qu'il y a une condition, c'est d'avoir eu « une vie bien remplie ». On ne dit pas de quoi, mais l'expression étant admise, on entend généralement par là une vie active, une vie consacrée au travail et au bien.

C'est égal, l'ancien système nous semblait préférable. La perspective du grand départ n'est jamais très réjouissante et si quelque chose pouvait atténuer, adoucir dans une certaine mesure, ces appréhensions et ces angoisses, c'était bien le fait que l'on ne savait pas le moment précis où la Parque impitoyable trancherait le fil de nos jours.

Sans doute, si l'on prend à la lettre la nouvelle formule, on a la consolation de se dire : « Oh ! bien, voilà, je n'ai que tel âge, donc, pour autant que je ne sois pas victime d'un accident, qu'une tuile ne me tombe pas sur la tête ou que je ne passe pas sous une automobile, j'ai encore tant d'années à vivre ». Et l'on prend ses dispositions en conséquence.

Car on a beau dire, l'homme, quelque malheureux soit-il, tient à la vie plus qu'il ne veut bien le reconnaître. Vous nous objecterez la fréquence des suicides. C'est vrai, mais la plupart de ces tristes dénouements sont la conséquence d'un état maladif, anormal, de la neurasthénie, enfin.

La vie, bien comprise, intelligemment comprise, a toujours un bon côté. Il n'y a qu'à vouloir bien le chercher. Qui cherche, trouve. Tous les jours ne sont pas des jours d'épreuve, de maladie ou de pluie. S'il est des jours mauvais, il en est de bons. Après la pluie, le beau temps. Et quiconque voudrait bien en faire le compte serait sans doute surpris de constater que le nombre des bons jours l'emporte sur celui des mauvais. Il faut sourire à la destinée si l'on veut qu'elle vous sourie aussi. La mélancolie, le découragement sont de mauvais conseillers. Prenons plutôt avis auprès du contentement et de l'optimisme. Ça vaudra mieux.

X.

Le bon mécanicien. — Sur un petit chemin de fer dit « d'intérêt local », une locomotive haletante et poussive parcourt son itinéraire avec un parfait mépris de l'horaire.

Le train, ce jour-là, filait doucement, sans heurt. Un des voyageurs demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui « la brouette » ? On est moins secoué que d'habitude.

Une brave campagnarde se mit à sourire dans son coin et répondit :

— J'sais bien qu'il a, moi... Et j'sais qu'il ira comme ça jusqu'au bout.

— Comment le savez-vous ?

Aors, montrant un cent d'eufs dans un panier posé à côté d'elle, sur la banquette :

— J'ai promis au mécanicien d'y en donner six s'ils arrivent sans qu'y en ait un de cassé.



DEMI-AUNA ET SE TSAUSSE

DEMI-AUNA était son nom sobriquet pour cein que l'étai on râocan et que l'avâi adi lo bré teindu po recliama de l'erdzeim. Teindâi la demi-auna et Demi-auna lâi étai restâ. Viqessâi dan de pelhie et de rapelhie. Avoué cein que l'avâi croûie leinga et que fasâi pas bon itre delavâ per li. Pouvê ein onna munta vo dèveti quacon de tote sè qualitâ et vo lo léguisâ ein valet de Satan. Quand mendève, on sè dépative de lâi bailli cein que demandâve po ein itre depouesênâ. Fasâi quasu quemet fâ lo receviau po cliâo que n'ant pas fé lâo follie d'impoût : taxavê d'office et desâi : « Lè, vè l'assesseu, l'è on par de tsausse, po cein que son valet l'a ma mèsoura. Vè lo bolondzi, l'è on broussetout âo bin on mouletou. Lo dzudzo mè fourne mè tsapi ; lo menistre, ma zaqua dâi demeinde ; lo carbatî, mon iguie de cerise po mè crâo à l'estoma. Louis de la Carrâie, l'è on franc ; Luise à Clarinette, cinquanta et on assiéta de soupa. D'ailleu l'è la meillâo cousenâre de bin liein ! » Et dinse tote lè dzeim. Mendèi étai on meti por li.

Dinse vetu, l'étai prâo ragoteint et desâi que tote lè fenne âi précaut dâo velâdzo l'arant volîu po bouan ami de la man gautse. Mè su adi mousâ que bragâve on bocon, cliâi serpeint de *Demi-auna* !

N'étai dan pas coffo quemet cli pandoure de guieux que mendève et qu'étai plliein de piâo quemet on tsin de pudze. Cli coo que vo dio l'arreve à on ottô justameint âo moment que l'étant ti à trabllia, à midzo. L'entre ôo pâilo, teind la demi-auna. On vayâi lè piâo fère dâi manœuvre de division pè sa barba et su sè z'haillon. Adan, ie fâ dnse à cliâo que dinâvant :

— Se vo mè bailli pas on franc, mè saccozo, arreindzi-vo !

Que faillâi-te fère ? Dite-lo mè vâi, vo que vo z'ite dâi malin coo !

Po ein reveni à Demi-auna, va dan on dzo vè l'assesseu que l'étai son fournisseu de tsausse. Mâ, quemet tsausse âo valêt à l'assesseu que l'avâi de cõtouma étant pas prâo usâie, lâi ant bailli sti coup on par que l'étai âo père assesseu, on pansu et on pèclliou dâi diabllio. Demi-auna pouvê doû iâdzo dein ion dâi canon. N'a rein de, preind lè stausse dèso lo bré, s'ein va et... revint lo dzo aprî dein lè tsausse, que cein l'étai de rire de lo vère. L'étai midzo, dinâvant vè l'assesseu, sè site à la trabllia.

— Quemet ? te revint ! lâi fâ l'assesseu. T'è dza bailli hier à né !

— Oi, que repond, ma su dobedzi de veni ein peinchon tsi vo quaque teimps po que mè vigne on veintro que l'aulle avoué mè tsausse !

Marc à Louis.

En famille. — Mais, mon petit, quand je suis obligé de te donner une fessée, crois bien que je souffre autant que toi !

— Oui, mais pas au même endroit.

AUTOUR D'UN BANC

PAR une de ces après-midi bien ensoleillées, l'Harmonie jouait un de ces morceaux que les habitués écoutent religieusement en dodelinant de la tête et en scandant du pied.

Une midinette, à la frimousse éveillée, qui cherchait de tous côtés une place pour s'asseoir, se décida pour un banc occupé déjà par quatre personnes.

— Pardon, messieurs, fit-elle gentiment, voulez-vous me faire une toute petite place ?

Très aimablement, trois messieurs s'amincirent un peu, mais le quatrième, un véritable paquet de graisse, protesta avec humeur :

— Les bancs ne sont faits que pour quatre et nous sommes au complet !

— Mais non, monsieur, voyez sur le banc en face : on est cinq.

— Cela m'est bien égal !

— Et à moi aussi ! répliqua la jeune fille toute souriante, qui, retroussant sa robe, s'installa sans façons sur quelques centimètres disponibles à côté du mastodonte.

— Vous n'êtes qu'une intrigante ! s'écria celui-ci, rouge de colère.

— Et vous, vous n'êtes guère poli, mon petit monsieur !

Cette épithète qui jurait avec la corpulence du cent-kilos, déclina les rires des trois occupants, mais, par contre, décupla la colère de celui-ci qui se leva furieux :

— Je vais chercher un sergent de ville qui saura bien vous faire filer. A-t-on jamais vu une drôlesse pareille !

Et, d'un pas pesant, notre homme se dirigea vers un endroit plus ou moins hypothétique, où il avait chance de rencontrer un képi galonné.

Après quelques recherches, il aperçut enfin un agent qui, debout, devant la pièce d'eau où s'ébattaient quantité d'oiseaux, se demandait pourquoi les flamants sont toujours perchés sur une seule patte et qui comptait consciencieusement sur ses doigts combien il y en avait qui reposaient sur la droite et combien sur la gauche.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, bougon, au gros monsieur qui l'interrompait dans ses recherches scientifiques et qui le pria de venir, de suite, mettre fin à un scandale.

Bon gré, mal gré, il suivit le requérant jusqu'au banc où l'on continuait à rire de bon cœur.

— Voilà cette « fille » qui m'a pris ma place !

— Cette jeune personne vous a pris votre place ?... Vous a-t-elle brutalisé ? demanda l'agent, goguenard.

— Je ne dis pas ça, mais elle a refusé de s'en aller quand je lui ai dit que l'on ne devait pas être plus de quatre sur un banc.

— Où avez-vous lu cela ?

— Tout le monde le sait et je vous somme de l'expulser. Je ne suis pas le premier venu et j'irai plutôt jusqu'au Conseil d'Etat, je vous préviens !

— Allez au diable ; si le cœur vous en dit, mais ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu. En attendant, ne troublez pas davantage le concert, sinon...

La foule s'était, en effet, amassée et chacun se demandait de quoi il s'agissait.

— C'est un fasciste ! disait l'un.

— Non, c'est un cent-kilos auquel on a refusé

une chaise de peur qu'il ne la casse !

— C'est quelqu'un, vous savez, disait un autre. Il a dit être conseiller d'Etat !

Placidement, le sergent de ville retournait poursuivre sa laborieuse étude sur les mœurs des flamants, lorsque le gros monsieur qui, du rouge, tournait au violet, retroussa son veston :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, tant pis si j'écrase quelqu'un ! Moi, je m'assieds.

Et il se laissa choir de tout son poids sur les genoux de la jeune fille protégée par son petit sac à main et qui ne s'attendait pas à la chute d'un pareil bolide.

Mais, celui-ci se releva aussitôt en poussant un cri désespéré et en portant la main à la partie la plus « chair » de son individu dans laquelle venait de s'introduire amoureusement une longue aiguille.

— Aie ! aie ! à l'assassin ! hurlait le cent-kilos qui ne s'expliquait pas trop ce qui lui arrivait.

Un autre cri, celui-ci, joyeux, retentit au même instant.

— Au voleur !

C'était la midinette qui, éclatant de rire, voyait le « petit » monsieur s'éloigner, entraînant avec lui son sac et l'aiguille vengeresse.

D'un bond, elle s'élança à la poursuite du fugitif et, de sa petite main, elle arracha le réticule et l'aiguille, non sans avoir retourné quelque peu, celle-ci dans la plaie.

Du coup, l'Harmonie avait dû interrompre son morceau ce qui obligea l'agent de police à rédiger un rapport dans lequel il déclara que, sans vouloir discuter sur une pointe d'aiguille, il attirait l'attention du Conseil municipal sur le nombre trop restreint de bancs mis à la disposition du public.

Le Conseil reconnut fort juste cette observation et, voilà pourquoi, dans une vingtaine d'années, la chose ayant été bien étudiée par un tas de commissions et de sous-commissions, la promenade publique comptera une demi-douzaine de bancs en plus.

Oswald Leroy.

NAPOLEON ET JOSÉPHINE

Nous a beaucoup parlé des Mémoires de Mme de Rémusat, dont les volumes ont paru en 1880. Cette femme, d'un esprit supérieur, fut attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais, tandis que son mari était chambellan de l'empereur. Nul ne fut mieux placé que Mme de Rémusat pour étudier et juger la cour de Napoléon Ier ; aussi nous donne-t-elle sur les habitudes de ce monarque et de Joséphine des détails fort curieux.

Elle nous apprend entre autres que ce fut M. de Rémusat qui décida Napoléon à se raser lui-même, en voyant l'agitation qu'il éprouvait, et même l'inquiétude, tant que durait cette opération faite par un barbier. Après beaucoup d'essais, lorsqu'il y eut réussi, il lui arrivait souvent de dire qu'en lui donnant le conseil de le faire de sa propre main, on lui avait rendu un signalé service.

« Bonaparte, continue Mme de Rémusat, était si bien accoutumé à ne compter pour rien tous ceux qui l'entouraient, que ce mépris des autres se retrouvait dans ses moindres habitudes. Il ne se faisait aucune idée de la décence que la bonne éducation inspire ordinairement à toute personne un peu élevée, procédant à une toilette complète dans sa chambre en présence de ceux qui s'y trouvaient, quels qu'ils fussent. De même, si un valet de chambre lui causait quelque impatience en l'habillant, il s'emportait rudement sans égard pour les autres ni pour lui-même. Il jetait à terre ou au feu la partie de son vêtement qui ne lui convenait pas. Il soignait particulièrement ses mains et ses ongles ; il lui fallait, pour les couper, une grande quantité de ciseaux, parce qu'il les brisait et les jetait quand ils ne lui paraissaient pas suffisamment affilés. Jamais il ne faisait usage d'aucun parfum, se contentant seulement d'eau de Cologne, dont il faisait de telles inondations sur toute sa personne qu'il en usait jusqu'à soixante flacons par mois. Il croyait cet usage fort sain. Le calcul entraînait pour beaucoup dans sa propreté, car, ainsi que je l'ai dit, il était peu soigneux. »

Ce n'était pas par négligence de sa propre personne que péchait Joséphine ; jugez-en :

« Elle se levait à neuf heures ; sa toilette était fort longue ; il y en avait une partie fort secrète, et tout employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. Quand tout cela était fini, elle se faisait coiffer, envelopper dans un long peignoir très élégant et garni de dentelles. Ses chemises, ses jupons étaient brodés et aussi garnis. Elle changeait de chemise et de tout linge trois fois par jour, et ne portait que des bas neufs... Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'était en été des robes de mousseline ou de percale très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour, et le matin elle se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes et des vêtements qui la couvraient beaucoup.

« Le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment une toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules avec une grâce que je ne m'ai vue qu'à elle. Bonaparte, qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait et quelquefois les jetait au feu ; alors elle en redemandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait, de quelque prix qu'ils fussent ; je lui en ai vu de huit, dix et douze mille francs. »

Et ailleurs : « On lui apportait sans cesse des diamants, des bijoux, des châles, des étoffes, des colifichets de toute espèce : elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle achetait. »

Avec quelle conviction les marchands devaient dire en parlant d'elle « La bonne Joséphine ! »

A l'école. — On demande à Toto si son professeur est content de lui.

— Oh ! oui ! répond-il fièrement. Il m'a dit que si je continuais comme ça, l'année prochaine je serais le doyen d'âge de la classe !

LA VIE AU CHALET

Nous détachons les lignes suivantes d'une des spirituelles « Lettres vaudoises » de M. Henri Laeser.

La vie au chalet, loué à un propriétaire de l'endroit, donne plus d'indépendance et plus d'intimité que la vie à l'hôtel. Pendant quelques semaines, on pourra se moquer du « qu'en dira-t-on », liquider son stock de vieux habits, bazararder cols droits et souliers vernis, manger les coudes sur la table, happer — si le cœur vous en dit — la sauce avec le couteau, se gratter avec sa fourchette, se chamailler, jouer à la « couratte perchée » jusqu'au milieu de la nuit, puis, après avoir épuisé la gamme des plaisirs et du chahut, ronfler comme une toupie sans qu'un voisin vienne, le lendemain, se plaindre au directeur de l'hôtel de n'avoir pu fermer l'œil.

Tout ça, c'est très bien pour des esprits assoiffés de liberté. Mais avez-vous songé à cette épidémie menaçant les citadins propriétaires ou locataires de chalets à la montagne : les visites. Les visites insidieuses, parasitaires, envahissantes, que vous êtes forcée, pauvre maîtresse de maison, à recevoir, le sourire aux lèvres, en vous exclamant : « Quelle bonne surprise ! et quelle idée charmante de ne pas nous oublier ! », mais que, dans votre for intérieur, vous envieriez volontiers au diable vert !

Car chaque jour vous amène de nouveaux parasites. Avant-hier, c'était la famille Cramponet, monsieur, madame, les enfants, la grand'maman et la volontaire d'Herzogenbuchsee, des pieuvres s'arrangeant pour arriver à l'heure fatidique des repas. Hier, c'étaient les cousins Seccotinar, famille de douze personnes, qui, trempée jusqu'aux os par un orage qui l'a prise en pleine montagne, emprunte du linge et des vêtements. Alors, vous avez dû visiter vos armoires.

Aujourd'hui, la tante Aglaé a débouché de la diligence avec une cage à serins et un panier d'œuf

s'échappaient les râles de Froufrou, l'angora favori. Derrière elle, le postillon pliait sous le poids d'une formidable malle, témoignage éloquent : la tante Aglaé a l'intention bien arrêtée de s'incruster chez vous et de ne pas démarrer de si tôt. La tante, qui prétend avoir pour vous une affection toute particulière, exigera que vous la logiez dans votre chambre, parce qu'elle meurt de peur à se trouver seule de nuit à la montagne. Voici votre pauvre époux condamné à se contenter d'un matelas étendu sur le carrelage de la cuisine...

Et pour demain, on annonce l'arrivée de l'oncle Henri, que vos enfants ont irrévéremment baptisé l'oncle Quet-Quet. Vieux garçon grincheux, avare et soupçonneux, qui passe la nuit à se crocheter de ses neveux et nièces en insinuant à chacun, dans le creux de l'oreille : « Sais-tu que j'ai une ligne pour toi dans mon testament mais n'en dis rien aux autres ! » Dormez sur vos deux oreilles : l'oncle Quet-Quet, doué d'une santé de fer, comme tous les grippe-sous, ne logera pas de ce bas monde qu'à la dernière des dernières et son testament sera tellement embrouillé que vous aurez pour vingt ans de procès avec vos cohéritiers. A moins que cette dernière exquise n'ait placé tout simplement sa fortune en viager...

ECHOS DU PASSÉ

Le Suisse agriculteur.

*Si Part de conquérir la terre
N'est que Part de la défricher,
Courrons à cette simple guerre
Il ne suffit pas d'y marcher.
Les pampres de Bacchus
Les moissons de Cérés
Enrichiront nos prés, nos vignes, nos guérets.*

*Au sein de la vieille Helvétie,
Tout Suisse naît agriculteur,
Et s'il cultive sa patrie,
C'est qu'il en est le défenseur.
Aussi, par un accord qui dure,
On voit flotter de tous côtés
Les drapeaux de la liberté
Avec ceux de l'agriculture.
Les pampres, etc.*

*Sur ces bords féconds que décore
Du Léman, le miroir si beau,
Hâtons-nous tous de faire éclore
Nouveaux blés, par leurs nouveaux.
Que chacun d'entre nous promette,
Fidèle à nos communs desseins
D'être en exemple à ses voisins.
Et que tout bon Vaudois répète :
Les pampres, etc.*

Doyen Bridel.

LA PROCHAINE RÉCOLTE

Nous écrit de Lausanne :
Je me trouvais l'autre jour à Chexbres en compagnie de deux amis. Nous nous arrêtâmes un instant au bas du village, sur cette jolie terrasse qui domine le vignoble et les jardins d'alentour. Là était assis un des habitants de l'endroit, un de ces riches propriétaires qui ont toujours de l'argent à la banque et du vin en cave. Sans le connaître, nous échangeâmes quelques paroles :

— Bonjour, monsieur.

— Votre serviteur, messieurs.

— Voilà une bien belle journée !... Comment va la vigne ?

— Doucement, doucement, fit-il en branlant la tête ; il y a bien du mal !...

— Mais elle nous paraît être superbe, au contraire... regardez-donc.

— Ah ! il faut voir ça de près, messieurs... petite moyenne.

Ce brave homme nous avait sans doute parlé pour des pintiers allant à l'emplette, et il dressait déjà ses batteries.

De Chexbres nous nous dirigeâmes sur Vevey en suivant un petit chemin qui longe le vignoble et d'où l'on jouit, durant tout le parcours, d'une vue ravissante sur les coteaux verdoyants, sur le lac et ses rives si gracieusement découpées.